

ROBUSQUET

**LES ÉCLOSIONS
NOCTURNES**

ROBUSQUET

**LES ÉCLOSIONS
NOCTURNES**



Illustration, conception et infographie de la couverture :
Illustration et conception du logo : Robusquet

Tous droits réservés à ROBUSQUET

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 979-10-359-5501-4

© Copyright 2018

Montréal, Québec

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

First Edition

Ce livre a été publié en France
This book was published in France

À sa Majesté, le Fils de l'Home

PRÉFACE

J'ai cru, j'ai vu, j'ai crû.

L'auteur le répète pour la première fois, son livre ne se veut pas un abrégé de théologie ascétique et mystique (bien qu'il s'en soit inspiré), pas plus qu'il ne se veut une éthopée des vices et des vertus ni même une imitation de l'Imitation de Jésus Christ dans son style et son contenu ni une transcription en vers de quelques passages de la Bible choisis au hasard; il se veut uniquement un regard, une réflexion empirique sur les éclosions de la vie de foi, sur l'intelligence de la foi, voire une méditation sur la vie humaine face aux souffrances diverses qui l'ouvrent ou la ferment, — selon l'état intérieur — à Dieu, à la croissance ou à la négation des vertus. Il se veut un regard, parce que c'est ce que fait le poète, il regarde, il mange avec les yeux, il décortique avec les yeux, il dissèque avec les yeux, il pêche avec les yeux, il prie avec les yeux, il se trompe avec les yeux — bistouris de sa pensée...

Dans son livre, l'auteur s'est sans doute trompé... Ses yeux ne sont pas uniquement les fenêtres de son âme, mais ils en sont les astres qui éclairent de l'extérieur comme de l'intérieur; les astres qui brillent au-delà du Monde, qui brillent sur la terre, dans la société des Hommes et qui pénètrent ce qu'il y a dans l'Homme, pour l'Homme, grâce à l'Homme. Le poète est un aigle de titane et d'argile qui pellette les nuages pour mieux contempler les astres avec les deux soleils que sont ses yeux: la lumière désire la lumière, la vertu engendre la vertu, la pensée excite la pensée et

l'amour élève la connaissance. Avec les ailes de l'imagination et de la sagesse, muni de plumes et de mots, de vers et de la langue, il franchit l'atmosphère, la stratosphère, l'ionosphère et sort du champ gravitationnel; il traverse l'espace, voyage à la vitesse de la pensée, trace l'ivresse et la justice sur la lune, cuit des saucisses sur Vénus, perce l'œil cyclopéen de Jupiter, patine métaphysiquement sur les anneaux de Saturne, construit un sanctuaire sur L'Olympus Mons, explore à pied le gouffre d'Éos. Il voyage jusqu'à Bénéden-Léam dans le système d'Eudémis, et fait l'extraction des diamants sur Tarrabis... Bref, il prend ses vacances sur Ganymède et tout ceci en pliant des instants.

Réflexion, parce que c'est le plaisir du poète, parce que c'est le fruit du regard, du désir de croître; parce que c'est la puissance et la faiblesse de l'Homme, la réflexion. Réflexion empirique, parce que c'est inévitable, parce que la vie de foi ne peut s'épanouir sans les expériences de la foi, sans la Parole de Dieu, sans le service d'autrui, sans la contemplation active, sans le doute qui infirme et remet le dogme en question, et l'expérience qui fortifie la certitude, qui la confirme, l'affirme et l'exprime. Le dogme, c'est la mâchoire; la foi, c'est la voix; la langue, c'est l'outil des deux, et la main écrit ce que la pensée voit, ce que le cœur ressent, ce que Dieu inspire: L'Insaississable, l'Immuable, l'Innombable se prête au langage, aux langues et aux paroles des Hommes.

Contempler l'Invisible, c'est comme « posséder » un peu le Seigneur, c'est comme toucher du doigt l'écume de sa pensée divine, c'est comme franchir la frontière entre ce monde et l'autre, qui sont le *semblable* et le *différent*, sans quitter son fauteuil; c'est comme apercevoir l'univers dans un clin d'œil. Les éclosions nocturnes ne sont rien d'autre que les expériences de la vie de foi,

la découverte progressive des rouages de l'intelligence de la foi, les expériences de la vie sociale qui nous font grandir — dans la noirceur de notre esprit fragile, quand tout est obscur, quand nous ne comprenons plus rien de ce qui nous arrive, quand notre amour-propre crie à l'injustice, quand nous attaquons Dieu avec nos griffes de lionceau et que nous l'insultons avec toute notre ignorance et notre immaturité profonde, et que, ne pouvant plus nous défendre, nous capitulons pour enfin renoncer à notre autosuffisance et pour goûter, — on l'espère — pour savourer les plaisirs de la vie relationnelle avec un être qui est l'Être, Lui qui a donné au poète des yeux et des ailes. L'Être qui, de toute éternité, a regardé, a réfléchi, a créé la lumière et le brouillard afin que notre esprit le cherche, notre merveilleux esprit, et que tout notre corps l'aime, le louange, le serve, notre merveilleux corps, ce temple érogène et sexué, ce lieu de la logique de la vie, ce lieu bio-logique, ce lieu auquel l'auteur a consacré des vers, ce lieu double, ce « je » qui cherche un « nous », nous qui sommes quatre quand nous sommes deux; deux corps et deux âmes ; un homme et une femme, dans la complémentarité physiologique parfaite, dans l'unité irréfragable et blessée, dans une puissante fusion doucement exaspérante.

N'en déplaise à certains, l'auteur s'est permis de parler du démon, de Satan, non en tant que caricature littéraire ou créature mythologique amusante qui fait peur aux enfants et sourire certains parents, voire membres du clergé dont la foi est absente ou peut-être même infantile, non plus en tant que créature inventée par la gente religieuse afin de diaboliser leurs antagonistes ni pour le chanter comme l'a fait le misérable et sublime Baudelaire, mais avec fidélité à la théologie judéo-chrétienne et la Tradition de

l'Église qui le dépeint, qui le connaît, qui l'expérimente comme un ange révolté contre Dieu et ses Hommes, comme un être anti-être qui diabolise la femme, son corps, son esprit et sa façon d'être; comme le grand misogyne et misandre par excellence, prince de ce monde qui fait des ravages dans nos esprits grâce à nos actions depuis la nuit des Temps, et plus scandaleusement, plus atrocement au siècle dernier, siècle des martyres de la foi d'Abraham, martyres de Jésus.

L'auteur en parle plus explicitement comme d'un masochiste macabre qui, dans le siècle qui vient, réussira, pour un temps, à se faire adorer à la place du Christ, maintenant qu'il a fractionné la chrétienté avec l'aide de l'orgueil des chrétiens, et a démolì les remparts spirituels de l'Occident, c'est-à-dire les monastères et les communautés religieuses, véritables armées de prières et d'oblations; le champ est maintenant libre pour la destruction des familles et de l'espèce humaine. L'auteur a trouvé juste de mentionner cet être anti-personnel, anti-sémite, anti-chrétien et anti-logique; mais il a surtout trouvé juste de ne pas seulement le mentionner, mais de l'analyser, d'en explorer les entrailles sanglantes et sombres, puisque l'auteur cherche quel rôle inévitable et primordial cet ennemi du genre humain, cet esclave, ce dépravé, ce psychopathe, a joué, joue et jouera toujours dans nos éclosions nocturnes.

Et si l'auteur a jugé bon d'écrire en vers à une époque où cela est désuet, c'est qu'il trouve nécessaire de mettre la lune dans un sonnet, de faire couler l'amour dans un valentin, de sculpter le chagrin dans un rondeau comme on place une rose dans un vase; car la rose a son moule comme la rivière a ses rives. Mais le moule

est une contrainte, diront certains. Soit. L'auteur croit qu'il la faut maîtriser pour atteindre à la souplesse, à la finesse et à la perfection désirées. Chaque forme, structure, strophe est une ébauche dans une ébauche, un David dans un bloc de marbre, un orage dans une tige de fer, une panthère dans un fagot. Écrire en vers, c'est comme sculpter le marbre : la forme est prédéterminée, elle est préétablie, il ne reste qu'à tailler, qu'à enlever, qu'à réfléchir entre le premier et le dernier point. Et les vers, c'est comme la vie : tout est à la fois prévisible et imprévisible. Tout est cadencé, tout est harmonieux, même la mort, même le vacarme, même la mouche qui tourne autour de son fumier chéri, bourdonnant dans les miasmes qui la font jouir.

Dans la vie spirituelle, il y a assez d'épines pour maudire et assez de parfums pour bénir; assez de parfums pour faire de nous des êtres d'analogie, de contemplation; assez d'épines pour faire de nous des crucifiants et des crucifiés, des êtres de fuite, des êtres apeurés qui se méfient de tout amour. Si la liberté existe, elle est là : choisir entre le Parfum ou l'Épine. Et l'unique but des Épines et des Parfums, c'est de peindre, non, de dire, oui, de dire: « Voici l'Épine qui fait que je n'ai plus la foi, que je ne veux pas la foi, que j'exècre la foi, que je ne veux rien savoir de Dieu, ou voici le Parfum qui fait que je crois, qui fait que je veux tout savoir de Lui; voici l'éclosion nocturne qui est la preuve concrète de sa présence dans ma vie, de son Amour obstiné, caché, discret, réservé, silencieux, infaillible, oui, surtout infaillible... »

D'où me vient cette paix profonde qui plonge mon être entier dans l'éternité?

Certains reprocheront à l'auteur d'avoir mis des textes qui ne sont pas en lien direct avec la thématique centrale du livre, expliquée dans cette préface. Soit. L'auteur leur demande de considérer ces textes comme des feuilles d'automne placées dans un gros livre de biologie. Aussi, l'auteur souligne-t-il la présence de textes dont le niveau d'érotisme risque peut-être de gêner certaines sensibilités religieuses. Le lecteur est prévenu. Et que fait l'érotisme dans un livre sur la vie spirituelle? Toute vérité est bonne à dire. Toute vérité doit être dite. Dieu nous mène à la vérité entière. C'est la Nature qui l'enseigne. C'est l'enchevêtrement logique des siècles qui le prouvent. Les animaux sont nus. Les arbres sont nus. Les étoiles sont nues. Dieu est nu sur la croix. L'âme est nue. Tout est nu aux yeux de l'Amour.

Les mensonges et les peurs engendrées par la Loi ont créé nos voiles. Au moment de la mort de Jésus, s'est déchiré le voile du Saint des Saints dans le temple de Jérusalem: *le catapeteasma*. Ce voile séparait le peuple juif de l'Arche de l'Alliance dans le premier temple de Salomon. Il représentait la Loi. Et c'est la Loi qui sépare Dieu de l'Homme. Le Christ a perforé l'hymen de la Loi pour enceinter l'humanité de sa grâce, le sperme de Dieu. Le Messie a rompu le voile du Saint des Saints de l'ancienne Alliance pour y mettre le pain de sa vie, son corps, preuve de l'Alliance nouvelle et spirituelle, intériorisante et régénératrice. Il est dorénavant possible de « faire l'amour à Dieu ».

Jésus lui-même se nomme l'Époux. Son désir est d'instaurer l'unité cosmique entre ceux et celles qui le mangent à sa table. Nous sommes, dorénavant, non plus la défaite redondante de nos péchés, qui fait que l'on s'accuse constamment les uns les autres en

se servant de la Loi, mais la victoire exigeante de l'Amour. Il n'existe plus des êtres fidèles et des infidèles; il n'y a que les trophées de l'Amour de Jésus. Regarder son prochain, même quand on le déteste, c'est contempler la victoire de l'amour de Dieu sur le péché. La pudeur excessive a tué la voix du cœur, elle a censuré l'érotisme innocent; l'absence complète de pudeur a fabriqué la marchandise humaine et le trafic humiliant de sa consommation. Toute vérité est bonne à dire. Toute vérité sera dite. C'est au péril de son propugateur, certes, mais c'est l'étape irrémédiable entre nos Éclosions nocturnes et l'Aube.

Montréal, 14 février 2007

L'OPPRESSEUR

Lève-toi, va; ta foi t'a sauvé.
Luc, XVII, 19.

Il me suivit longtemps comme une ombre en colère,
Comme un spectre morose, amer, étourdissant.
Dans sa bouche grondait un terrible tonnerre
Et sa langue crachait un Discours harassant.
Il semblait qu'il eût eu la raison d'un puissant
Aux yeux duquel mon cas était perdu d'avance.
Souvent je me tenais devant son Tribunal,
Désespéré, en pleurs, sans la moindre défense
En sachant qu'il allait trouver une autre offense;
Chaque reproche était un verdict infernal!

Parfois, il arrivait que je me fisse entendre,
Mais il me répondait avec un tel transport,
Qu'à son insanité je n'eusse osé me prendre;
Car ma voix, s'épuisant à déjouer mon sort,
Chancelait pour enfin s'éteindre sous l'effort.
Bien que ses arguments n'eussent qu'un fond de haine
Il croyait la cacher — ô le fourbe imparfait!
Un seul geste de moi mettait sa trique en peine;
Il m'en faisait reproche avec toute sa veine
Puis, en deux, lentement, mon cœur se divisait.

Que voulait-il vraiment assis sur son grand Trône,
Me scrutant à la loupe avec tant d'intérêt?
Voulait-il m'inculper au moment de son prône?

Quel était son désir ? Quel était son secret?
Mes yeux révélaient-ils un complot indiscret?
Sa robe étroite et grise était le Doute même,
Aux poches cent fois cent, aux mille plis épars.
Il tenait dans ses mains le Discours Stratagème
Et, plus haut sur son front, le Code du Dilemme.
Sa Raison me chassait plus vite qu'un guépard...

Il m'eût vite attrapé si je avais pris fuite.
Comment pouvais-je fuir, moi-même divisé?
Allais-je m'évader sans emporter ma suite?
Je n'étais que deux cœurs au corps supervisé.
Devant un tel conflit, je me suis ravisé...
Ma faiblesse prenait de ce tyran la cause;
Ma force me disait de lui feindre la mort.
Vraiment, je ne mens point, je doutai de la chose.
À démasquer la ruse, il était virtuose;
Mais quel autre chemin me restait-il alors?

Mon sommeil affecté lui fut une surprise
Et provoqua chez lui des soupçons malvenus.
La fourberie était ma dernière entreprise;
Par elle je croyais ses droits circonvenus.
Je l'entendais grogner ses dogmes saugrenus
Comme on écoute à l'horizon l'écho s'éteindre.
Ne trouvant plus alors de quoi me reprocher,
— Car je ne pouvais plus ses maintes lois enfreindre,
Il se mit à pleurer, à frémir et à geindre
Ne pouvant plus sur moi sa colère cracher.

Je l'entendis tomber des hauteurs de son siège;
Mais cette chute était peut-être un jeu subtil
Afin de voir s'il allait mieux me prendre au piège!
Mon cœur, vivant dès lors un grave et long péril,
N'espérait que la fin de ce danger viril.
J'attendis plusieurs nuits sans bouger, sans éclore,
De peur qu'il eût veillé en même temps que moi.
Il s'était effondré comme un vieux dinosaure.
S'il m'avait cru le sien, il le croyait encore.
Enfin, courage en mains, je fis acte de foi.

Je ne pus étouffer cette flamme nouvelle
Qui se mit à bruler mon cœur terrorisé.
J'étais autant soumis qu'elle m'était rebelle,
Et mon cœur en devint meurtri, sombre et blasé.
Que de fois sous son œil mon cœur fut déprisé;
Que de fois j'avais craint le retour de la trique
Qu'il brandissait toujours quand ses mots échouaient.
Lorsqu'il frappait ma chair, je fuyais au féérique
Jardin de mon enfance où, essuyant mes pleurs,
Un Géant plein d'espoir chassait au loin mes peurs.

J'étais ankylosé. La peur, comme une drogue
Sapait ma volonté puis me clouait au sol.
Et les penses de vivre éloigné de ce dogue,
De suivre le soleil avec le tournesol,
De revoir des oiseaux les prouesses du vol,
Comme une obsession, érôdaient ma pauvre âme.
Je sentis tous mes os se transmuter en plomb
Sous mes nerfs tailladés par cette peur infâme.

Je guettais en tremblant, couché tout de mon long
Comme on attend l'été quand souffle l'Aquilon.

Ne pouvant plus souffrir mon âme rescapée
Ni la voir dépérir ainsi comme un larbin
Qui craindrait de l'ouïr derechef inculpée,
Il me parut fort bon d'appeler du Jardin,
Ce Géant qui m'aimait lorsque j'étais gamin.
Quand j'eus prié son nom, je vis une chandelle
Illuminer le corridor de ma prison.
Le Géant m'apporta une bonne nouvelle:
(C'était peu qu'elle advînt après mon oraison;
Pourvu que de ses mains j'eusse eu ma guérison).

Il était plus petit que sa béatitude,
Et sous son capuchon un sourire éclairait,
Avec son cierge blanc, ma noire solitude.
Je n'osai dire un mot; son amour me taisait.
Il se mit à genoux, me dit ce qu'il ferait,
Et m'imposa les mains. Suite à la canicule
Qui s'épancha par tout mon cadavre inhibé,
Je sentis me quitter la crainte ridicule
Dont j'étais depuis lors fortement imbibé.
Le Géant me rendit mon bonheur prohibé.
Je voulais me lever, mais quand la maladresse,
Dont je n'étais garant, m'empêcha de marcher,
Le Géant dut me prendre en cette fausse ivresse
Et généreusement à son dos m'accrocher.
Heureux secours pour moi qui n'osais plus broncher,
De remettre les pieds sur terre après ma chute;

Car ma feinte parfaite avait, en un moment,
Changé de l'Oppresseur la confiante lutte
Et fait choir le maillet de son gouvernement
Voué à l'insolence et au fol jugement.

Faut-il feindre la mort, subir la pire offense,
Perdre tous nos moyens, nos armes et nos soins
Avant de rappeler du Jardin de l'enfance
Le généreux Géant qui comble nos besoins?
Notre humain embarras nous y fait néanmoins!
Je dus m'y faire aussi puisque la certitude,
Comme un violon bleu nous berce et nous endort;
Mais, si contre l'archet ne vient la turpitude
Réveiller le rêveur et lui prêter renfort,
Comment peut-il savoir s'il a raison ou tort?

J'ai vu, grâce au Géant, la fin de ma hantise.
Le Code et le Discours avaient perdu pouvoir
Et traînaient sur le sol avec la robe grise,
Où l'Oppresseur, jadis, avait tenu crachoir.
Mais, lui, étrangement, ne se laissait plus voir!
S'était-il évadé quelque part en coulisse?
Par quel accès secret, par quel tour mystérieux,
Par quel compartiment ou par quel orifice,
Avait-il pu soudain, s'il y eut artifice,
Disparaître aussi vite et sous mes propres yeux?

Nous allâmes tous deux derrière la Tribune,
Poussés par je ne sais quelle indiscrétion.
Qui nous accuserait? Si la chance opportune

M'offrait finalement la consolation,
Je la pris donc sans gêne, en toute oblation.
J'ai peine à me narrer ce que je vis par terre.
Je n'avais plus le cœur à la félicité
Lorsque je vis celui qui m'avait tant fait taire,
Couché, livide et froid comme un vieux grabataire,
Son corps plein d'asticots et sans vivacité.

Sa langue de serpent me paraissait transie,
Brune, raide, flétrie, ô affreuse laideur!
Non ! seul un cauchemar, quand l'âme en est saisie,
Imite exactement sa morbide splendeur.
Son cadavre exhalait une fétide odeur
Que jamais je n'avais jusqu'à présent flairée.
J'en devins étourdi, malade incontinent,
L'estomac dans la gorge et la gorge serrée.
De sa bouche sortit une verte purée
Qui, sur le sol, s'en alla tout dégoulinant.
Je sentis décliner ma dernière sentence
Avec ce plasma vert coulant de son flux chaud,
Brulant et traversant le sol avec aisance.
Le Géant me posa puis me dit: « Peu me chaut
De ce qui lui arrive; il est temps que le Faux
Qui ment soit démenti; que ce qui brise l'Homme
Soit à son tour brisé! Ce fluide émanant
De cette bouche infecte — et que l'Enfer consomme
Avec la soif d'un goinfre — autour de lui trainant
Sa méprisable odeur, s'en va tout bouillonnant...

Si ce bourreau est mort, il n'en est pas plus libre;

Car ce soir devant moi se tient son transgresseur.
Il s'est montré plus sage et de meilleur calibre,
Triomphant comme un roi du Discours agresseur;
Il vous aurait sans fin esclavé dans la peur.
Prenez cette chandelle, œuvre de ma fortune,
Et d'un bon pas marchez jusqu'à l'infortuné.
Avec l'arme cruelle, allumez sa Tribune,
Et l'appétit du feu qui dévore, acharné,
De ce loup despotique aura tout calciné. »
La Tribune prit feu puis toute ma cellule.
Les murs brulaient au vif et le cadavre aussi.
Le Géant fit surgir une invincible bulle
Qui partout à l'entour nous mettait à l'abri
Du feu qui, lui, enfin, calcinait mon sursis.
Pour la première fois depuis mon esclavage,
Je vis dans le ciel noir, le cortège brillant
Des astres colorés; ce lumineux village
De grands globes mortels au destin scintillant,
Qui font rêver les fous et les sages autant.

Le Géant, comme un prêtre avec un seul message
Vécut ses jours à libérer les fugitifs.
Je le suivis jusqu'au Jardin du premier âge,
Où j'accueillis nombreux souffre-douleurs furtifs
Qui comme moi naguère avaient été captifs.
Je respirais sans peur l'air frais de la campagne,
Et je me suis permis de chanter fort et haut.
Ma voix, comme un oiseau, survolait la montagne,
Et comme un tournesol m'avait tourné le dos.
Elle avait disparu; elle était sans écho

LE BARDE DU SEIL

Le barde est le retour d'un beau printemps perdu;
Il est le verbe-peintre aux couleurs éternelles.
Et dans l'azur, gardé par mille sentinelles,
Son règne est à l'instar d'un rêve suspendu.

Il traverse parfois des sables clandestins,
Ignorés des charnels endormis à la foire
Des terrestres banquets et de la vaine gloire;
Cœur solitaire, il ne prend part à leurs festins.

Ce désert poétique avec son désespoir,
Comme celui de l'âme avec sa sécheresse,
Inspire chez le barde une soif de Sagesse
Et de Beauté dont il devient l'humble entonnoir.

Son esprit est un page adoubé par l'Amour,
Qui le sacre son chantre et l'envoie outre Homère,
Chanter de chaque fleur le miracle éphémère
Sur les routes du ciel — ô calme troubadour!

Et quand son encre sèche au sommet de ses vers,
Le barde du Seigneur s'endort sans sacrilège.
Dans son tombeau, sa voix murmure au perce-neige:
« Annonce comme moi, le déclin de l'Hiver. »

L'ENFANT DE LA PAIX

Ô prie enfant sacré, de tout ton cœur candide;
Soulève ta louange au-delà des douleurs;
Ne laisse pas le Monde et son esprit morbide
Oppresser les premiers de tes souffles semeurs...

Souviens-toi mon petit, ce que fit ta souffrance
Aux hommes endurcis par la peur de s'aimer;
Derrière leurs barreaux où gémit l'innocence,
Elle exhuma l'amour qu'ils eurent inhumé.

Quand la Terre en gésine enfante les Blasphèmes
Des soldats oubliés sous les fleurs de ses flancs;
Quand, des tombeaux maudits hurlent les anathèmes:
La Toupie étourdie a besoin de tes chants.

Quand elle boit le sang des généreux martyres,
Et que s'est obscurci son immense horizon;
Quand les hommes de bien se changent en vampires,
Ces jours-là, mon enfant, pratique l'oraison.

Quand le pays, pourri par sa gloire éphémère,
Étreint les cœurs furtifs de ses fils aveuglés;
Dans ta pauvreté, vite, accueille la Lumière;
Tu mettras au fourreau leurs glaives dérégles.

Ne méprise pas Dieu si la Terre se fane;
Le don de Pauvreté n'est donné qu'aux cœurs vrais;

Et rares sont ceux-ci, car l'âme diaphane
Se comble de Dieu seul et non de ses bienfaits.

Dans ta jeunesse, prie, enfant pur et unique,
Et sache déceler celui qui se complait
Des honneurs obtenus par son discours inique;
Et dans son Cirque fou, de Dieu répands la Paix.

LA MÉDISANTE

Les Moineaux n'iront plus chanter sous tes fenêtres,
Car ta clabauderie intimide leurs voix;
Et si ces chansonniers sont chassés de tes hêtres,
Seuls de fols Étourneaux jaseront avec toi.

Ton esprit indiscret, armé de médisance,
A métamorphosé ta langue en Vermisseau;
Et sa roupie infecte, ombre de sa présence,
Laisse de quoi lécher au goulafre Pourceau.

Qu'en est-il de la Pie, ô folle cantatrice?
N'est-elle point de toi jalouse moindrement?
Et même l'Hirondelle, heureuse aviatrice,
Vole-t-elle plus haut pour entendre le vent?

Ô femme sans silence, ô lèvres volubiles,
D'un seul coup les oiseaux peuvent t'abandonner;
Mais quel homme peut fuir tes propos imbéciles?
Quand un moine te parle, il craint de se damner!

Tu finiras tes jours ainsi qu'une Machine:
Sale, froide et gluante, au fond d'un Océan
Où les vagues pensers que ton esprit rumine,
Rouillent ton cœur blasé dans leur gouffre béant!

LE DRAGON DE BRUME

Il a été homicide dès le commencement, et il ne s'est pas maintenu
dans la vérité, parce qu'il n'y a point de vérité en lui.
Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fond,
car il est menteur et le père du mensonge.
Jean, VIII, v. 44

Misérable où vas-tu? Ce lac est interdit.
Crois-tu t'y promener sans la moindre contrainte?
Le calme de ses eaux cache son fond maudit.
Sa brume aguiche l'homme au rein faible de Crainte!¹
Et de son voile étreint celui qu'elle engourdit.

Étourdi! Misérable! Éloigne-toi de lui!
Ne vois-tu point l'Écueil qu'il porte dans son ventre?
Si tout ce que tu crains, si tout ce que tu fuis
Veille, acrimonieux, dans les eaux de son antre,
Que l'appelles-tu donc contre toi aujourd'hui?

Mais tu n'écoutes point la Voix qui te prévient?
Tu veux mener tes jours couronné d'opulence.
Alors, prenant pennon comme un brave païen,
Tu portes à la main ta chancelante lance,
Et tu vogues, hagard, débraillé, bon à rien?

N'entends-tu point le bruit de son cœur froid qui bat?
Pourtant, le Ciel s'est plaint autant que ce Reptile,
Qui grognait avant lui dans ce lac vaste et bas...

¹ Respect à l'égard de Dieu

Depuis qu'il fut jeté sur la terre fertile,
Il gueule contre Dieu, l'Église et le sabbat...

Et te voilà voguant dans ton rafirot chétif,
Errant nonchalamment sur des eaux dangereuses,
Convaincu qu'il vaut mieux suivre ton cœur rétif
Que d'écouter l'avis de tant d'âmes pieuses,
Qui depuis si longtemps croient au Dragon fictif.

Fictif ? Mais, qu'en sais-tu ? Pourrais-tu te méfier
Si tu t'y méconnaissais, d'un danger effroyable ?
Qui crois-tu vaincre avec cette lance d'acier ?
C'est un dragon de brume et non de chair, le diable...
Et jamais fer ne fit choir ce Nuage altier.

LE RAVIN

Autrefois à l'automne entre les arbres morts,
Une gitane allait dans le ravin qui longe
Le chemin du village, assener mille sorts
À un amant défunt qu'elle voyait en songe.
Ses lamentations, ses cris, ses sombres pleurs,
Des badauds du village attiraient les injures;
Et tous leurs jugements et toutes leurs humeurs
Étaient dressés contre elle en maintes conjectures.
D'aucuns, plus affairés à la vouloir aider,
Cherchèrent à la rendre un peu moins lamentable;
Mais malgré leurs efforts, refusant de céder,
Elle se retrouvait seule et inconsolable.
Son regard, embrouillé par son trop lourd chagrin,
Était fixé longtemps sur un arbre d'octobre.
Elle chantait sans cesse un étrange refrain.
Ce qu'elle contemplait traduisit son opprobre...

Elle entendait le vent lui murmurer des mots
En voyant ses enfants pousser dans les rameaux;
Son cœur battait si fort qu'elle crut que la foudre
Apparaîtrait soudain pour la réduire en poudre.
Quand des spectres sans noms, aux globes ténébreux,
Autour d'elle volaient comme des taons fâcheux,
Sous ses pieds nus, la terre ouvrit son corps de glaise,
Formant entre elle et l'arbre une immense falaise.
Des cercueils, sans leurs morts, surgissaient çà et là;
Les spectres rugissaient sans cesse: « Tuons-la! »

Et tout le bataclan de leurs voix infernales
De leur fougue fouettaient leurs fugues automnales.
Elle écoutait les cris des enfants bourgeonnants
Qui naissaient dans le froid de l'automne mourant;
Puis, affolie enfin par cette scène atroce,
Livide, elle tomba, comme un chien que l'on rosse.
Son amant squelettique, agité, moribond,
Contre elle grommela son cryptique jargon.
Mais il se croit trompé par celle qu'il spolie,
Et pense à se venger d'une telle folie.
Fou de rage, il calcine et lui et leurs enfants!
Les spectres l'entouraient de leurs cris triomphants...

À l'automne, autrefois, les badauds du village
Ne la revoyaient plus dans ce ravin maudit.
Les arbres étaient pleins encor de leur feuillage,
Et dans les alentours le calme avait repris.
Un soir, une autre femme, ignorant cette histoire,
Alla sous l'arbre mort secrètement pleurer.
Stupéfaite, elle vit naître une rose noire
Qui, dans la neige, allait tout l'hiver demeurer...

NOX PERVIGIL

La Nuit, on n'entend pas l'Esprit qui se promène.
Comme un Fantôme il va et il vient à son gré.
Entre le Mont du Prince et la morose plaine,
Il passe sans éclat s'il n'est point imploré.
Sa volonté sans fin est un élan sublime
Depuis un ciel discret vers le mortel penché
Sous le poids de ses sens, de ses ans et du crime.
Il redonne la vie au visible fauché.

Mais il est, ici-bas, dans la torpeur des foules,
Quelques âmes debout qui veillent dans la Nuit.
Qui les voit les dirait folles et même soules,
Tels des sourds et muets qui dansent dans le bruit.
Comme de grands corbeaux dans un lieu sans terre,
N'ayant dans la noirceur un arbre où se poser,
Sans repos, dans le Vide, ils cherchent la Lumière
Et volent sans fureur, sans se rivaliser.

De leurs ailes bravant le marasme du doute
— Ce bora saccadé de soubresauts nombreux,
Ils implorent l'Esprit dans cette immense voute,
Et attendent, légers, dans ce vent douloureux.
Séduits, surpris soudain par une force étrange
Qui les attire tous dans un Tunnel de feu,
Ces corbeaux, dans l'essor qui les guide et les change,
Se trouvent de l'Esprit à être pris au jeu.

Mais ce Fantôme est pur et souvent taciturne,
Car sa lumière aussi aveugle à sa façon.
Et le doute reprend dans ce souffle nocturne
Les corbeaux attentifs à la moindre leçon.
Dans ce Tunnel de feu qu'ils nomment tous « la Vie »,
Et que chacun s'explique avec des mots d'enfant,
Ces pèlerins du Ciel, fils d'une sainte envie,
Espèrent voir la fin de leur vol triomphant...

Malgré l'Esprit sournois, ils semblent sans rescousse,
Éprouvant dans le noir un espoir redoublé.
Mais c'est l'Esprit qui meut; c'est l'Esprit qui les pousse,
Et de tous ses sursauts dont leur vol est comblé,
À la Foi les affûte, à l'Amour les émousse,
Et les garde sereins dans ce Tunnel troublé.

FAMILLE DÉCHUE

Je vis depuis l'enfance un amour écorché.
Comme un fier monument par les éclairs tranché,
Mon cœur saigne en pleurant sur un rocher d'ivresse.
J'ai, sur son pic brumeux, bâti ma forteresse.
J'ai senti, des baisers, s'affaiblir les ardeurs,
Comme un vent automnal refroidit les chaleurs.
C'était, pour un cœur frêle, un silencieux calvaire,
Et pour un jeune esprit, une ouverture amère.

Je croyais que l'amour était plus fort que tout.
Mais je n'étais qu'enfant ; hé ! j'espérais surtout...
Ils s'étouffaient l'un l'autre en tirant sur la corde
Qui les tenait aux pieds de la vieille Discorde.
Ce fut la mort tranquille : un naufrage au foyer.

Les deux coulaient tout seuls sans vouloir se noyer
Avec la corde au cou, chutant loin des lumières.
L'amour se souvient-il de ses flammes premières?
Deux êtres sont tombés dans un brouillard vainqueur.

Dans leur chute mortelle, ils ont tué mon cœur.
Ce jour là, au mois d'août, au lieu de la récolte,
J'ai cueilli et mangé les fruits de ma révolte.
Et Dieu, sur son nuage, en se grattant le pied,
Me laissa dans la peine un quart de siècle entier.
C'est en vain, contre lui, que je peste et regimbe,
Car après tout, pourquoi blasphémer contre un nimbe?

VOX CAELESTIS

D'aucun mortel je n'aurais crainte
Si je pouvais tout pardonner;
Je ne verrais nulle contrainte
À ma revanche abandonner.

Quand l'Éternel parle à une âme,
De vertu et d'amour l'enflamme;
Il déchire le vêtement
De son ancien aveuglement.

La sagesse et l'intelligence,
La piété comme la science,
La sainte crainte, le conseil
Et la force font leur éveil;

Puis, comme des grains invisibles,
Germent en elle, imputrescibles.
À son insu, l'âme se met
À louer Dieu plus que jamais.

Soudain elle prend son bréviaire
Et médite la nuit entière
Les écrits saints qu'elle ignorait
Et qu'autour d'elle on abhorrait.

Un tel croit qu'elle sera folle
Si elle suit la vieille école.

Un autre dit que Dieu eut tort,
Qu'il n'est qu'un songe ou qu'il est mort.

Un autre, sage aux yeux du Monde,
Lui dit plutôt qu'un homme sonde
La Vérité selon son cœur;
Qu'un dogme n'est qu'une tumeur

Qu'on entretient par la croyance.
Que les benêts dont l'espérance
Ne viendrait point de la Raison,
Sont esclaves de l'oraison.

Que les remords que la foi cause
Font preuve assez qu'elle névrose
L'humanité qui, pour ses dieux,
A vu s'entretuer les pieux;

Que la foi fait tomber des larmes;
Que certains fous, avec leurs armes,
Ont fait saigner mer, terre et ciel!
Mais l'âme en paix voit l'âme en fiel,

Et à l'insu de la rebelle,
Prie et souffre d'amour pour elle.
Car si l'amour est un compas,
Il ne va point à contrepas.

Quand l'Éternel parle à une âme,
De Charité sitôt l'enflamme,

Et lui révèle — ô doux transport,
Que le péché produit la Mort,

Et qu'il lui faut pour vivre heureuse
Fouler aux pieds l'idole affreuse
Qui n'a ni bouche ni esprit
Et n'entend point ce qu'on lui dit.

D'aucun mortel je n'aurais crainte
Si je pouvais tout pardonner;
Je ne verrais nulle contrainte
À ma revanche abandonner.

De tous les gens qui me font guerre,
Je les pourrais tous embrasser;
Mais connaissant trop ma misère
Je les ferais plutôt rosser.
Si l'on me dit qu'un catholique
Doit avoir un cœur héroïque,
Je suis bien aise à l'entrevoir,
Mais j'ai contrainte à m'y mouvoir.

Et rien ne peut dans ce malaise,
Ragaillardir mon cœur de glaise.
Mais si Dieu veut grâce m'offrir,
Je puis au pardon consentir,

Et du prochain qui me maltraite
Battre ma colère en retraite;
Car il est dit que les cœurs durs